

AINSI, LA VIE PEUT FLEURIR

Notes d'un dialogue avec un groupe d'étudiants engagés dans l'action caritative, une initiative qui éduque à découvrir soi-même et la réalité (Milan, le 12 mars 2018)

Julián Carrón. Comme nous l'avons dit, notre thème d'aujourd'hui est l'action caritative. Les témoignages parvenus montrent qu'il s'agit d'une initiative qui fait fleurir beaucoup d'entre vous. Parfois, une personne exprime l'expérience qu'elle vit avec une force qui peut être utile pour tous.

Anna. Mon action caritative consiste à aller auprès des sans-abri, une matinée par semaine, pour leur servir le petit-déjeuner. La première chose que je remarque est que cette initiative me change toujours : je n'en sors jamais telle que je suis entrée. À ce propos, un instrument fondamental pour moi est le livret Il senso della caritativa ([Le sens de la caritative], L. Giussani, Soc. Coop. Edit. Nuovo Mondo, 2015), que nous lisons avant de commencer, parce qu'il permet de donner un nom à ce qui arrive pendant cette heure. La deuxième chose que j'ai constatée est que, pendant l'heure de l'action caritative, je suis présente dans le présent comme peu d'autres fois au cours de la semaine. Pendant que je suis là et que je sers le petit-déjeuner, je suis pleine du désir de répondre aux besoins qui se manifestent, qu'il s'agisse d'apporter le sucre ou de faire la vaisselle. Le fait d'être aussi présente dans ce qui arrive me fait mieux profiter de tout et me rend plus attentive. J'aime plus ce qui existe, je suis plus disponible à tout accueillir et je découvre qu'être ainsi me correspond infiniment. Dans ce lieu, je vis cette différence « qui peut se vérifier dans l'expérience », dont parle le texte de l'école de communauté. Participer à l'action caritative m'aide à mieux percevoir les besoins de toutes les personnes que je rencontre. Un matin, un sans-abri m'apporte une coupure de journal avec la photo d'une fille et il m'en fait cadeau, disant que, selon lui, elle me ressemble. Ce geste m'a beaucoup émue, parce que je fais la même chose dans mon rapport avec Jésus : dans tout ce que je fais, dans tous les visages que je rencontre, je cherche les traits de Celui qui m'aime et qui me donne tout, parce que c'est de cet amour que j'ai besoin.

Carrón. Que quelqu'un participe à une initiative donnée et qu'il puisse dire : « Je n'en sors jamais telle que je suis entrée », voilà qui est surprenant. Qui ne voudrait pas participer à une initiative par laquelle quelque chose de tel peut arriver, qui peut changer la manière dont nous nous concevons et dont nous vivons ? Lorsque don Giussani nous a invités à participer à cette initiative pour notre propre éducation, il traçait un chemin par lequel on peut voir se produire ce que notre amie a raconté : devenir toujours plus présents dans le présent, comme nous le désirons, au lieu d'être dans le présent en attendant qu'il se termine pour pouvoir ensuite commencer à vivre, comme nous le faisons souvent. Notre amie le disait : participer à cette initiative « me fait mieux profiter de tout et me rend plus attentive » à tout ce qui arrive.

Je vais maintenant lire des extraits du témoignage d'une étudiante qui n'a pas pu venir parce qu'elle habite loin.

Chiara écrit :

« Je suis étudiante en sciences de l'éducation à Catane. Je participe à la même action caritative depuis maintenant sept ans, c'est-à-dire depuis que j'ai rencontré le mouvement au lycée. C'est même précisément l'action caritative qui m'a montré la nature et la beauté de ce que j'avais rencontré. C'est comme si l'action caritative avait « monopolisé » toute ma vie et mes choix, à commencer par celui de l'université : en effet, je voulais que la nouveauté dans le rapport avec l'autre soit aussi au centre de mon travail. La circonstance récente à travers laquelle j'ai découvert la véritable valeur de la caritative a été, paradoxalement, celle des élections, en particulier lors d'une discussion que j'ai eue avec l'un de mes frères. Il m'accusait d'être inutile pour la société

parce que je n'arrivais pas à identifier un parti pour lequel je pourrais voter. Une fois encaissé le coup, presque pour me défendre, j'ai commencé à l'accuser parce qu'il restait confortablement sur son canapé et qu'il délégait à d'autres la solution de tous les problèmes. À la fin de la discussion, j'ai regretté de lui avoir fait des reproches, car, en fin de compte, le dynamisme qui domine en lui est profondément humain : personne ne bouge si ce n'est pour un intérêt personnel. Moi aussi, en fin de compte, je n'agis qu'en fonction d'un intérêt, qu'il soit matériel ou spirituel. On peut songer à agir pour un autre, en plus que pour soi, uniquement si l'on reconnaît que l'autre est un bien. C'est dans cette optique que, au fil de ces années, l'action caritative a été pour moi ma plus grande « école de politique », si on peut l'appeler ainsi : non seulement parce qu'elle constitue une tentative de répondre à un besoin, mais parce que j'ai plus reçu des personnes que j'ai rencontrées que ce que j'ai donné, et que j'ai ainsi découvert que l'autre est un bien pour ma vie ».

Dans la discussion avec son frère, nous voyons les deux manières de concevoir la politique : si la question est uniquement de savoir identifier un parti, ou si c'est l'intérêt pour la *polis* qui est en jeu, l'intérêt pour le bien commun, l'intérêt pour le besoin des autres. Son frère l'accuse de ne pas avoir identifié le groupe politique et elle réplique en lui proposant une autre image de la politique. En effet, il identifie bien un parti, lui, mais depuis son balcon ! Ce sont deux attitudes par rapport à la politique. La question est alors de savoir ce qui peut faire lever quelqu'un de son fauteuil pour qu'il puisse s'impliquer en première personne dans la réponse au besoin : comme notre amie nous le témoignait, il faut qu'il participe à quelque chose qui soit une véritable « école de politique », c'est-à-dire d'intérêt pour la *polis*, pour le bien commun, pour l'autre et pour son besoin. Voilà l'éducation que nous cherchons en nous engageant dans l'action caritative.

Tommaso. *Au cours de ces années, j'ai découvert que l'action caritative n'est pas une initiative détachée du reste de ma vie, mais qu'elle touche au contraire toute ma vie, jusqu'au bout et dans tous les aspects. Quand j'ai commencé à y participer, j'étais encore au lycée et il y avait une prof qui, chaque fois, nous rappelait que nous allions là-bas pour apprendre à aimer comme Jésus aimait. Pendant un an environ, j'ai gardé cette phrase à l'esprit sans en comprendre le sens, pensant que c'était une de ces typiques phrases toute faites. Jusqu'au jour où, par les circonstances de la vie, je me suis trouvé dans la situation d'aimer une autre personne qui me malmenait et que je ne savais pas comment aimer, puisqu'elle me repoussait de toutes les manières. C'est là que j'ai compris ce que cette phrase signifiait. Quand je participe à l'action caritative, je me trouve face à des personnes qui ne me supportent peut-être pas ou que je ne supporte pas moi-même ; en effet, ce n'est pas moi qui décide qui j'aide à étudier, cet après-midi-là : je peux juste décider si je veux rester ou pas face à cette personne. Je cite un exemple qui fait comprendre pourquoi je dis que l'action caritative touche tous les aspects de ma vie. Il concerne cette session d'examen. J'ai révisé avec un ami, même si je n'aime pas trop travailler avec les autres, surtout quand j'ai le couteau sous la gorge, car cela me fait perdre du temps. Il y a un an, j'aurais fini par chercher des excuses pour disparaître et pour m'assurer du temps pour réviser tout seul. Cette fois, au contraire, je suis resté jusqu'à la fin, pas toujours de gaité de cœur, parce que j'avais effectivement le couteau à la gorge, et je me suis demandé pourquoi. La raison a été évidente pour moi. Cela fait deux ans que l'action caritative n'est pas « en soi » un beau geste : en effet, toutes les semaines, à l'aide aux devoirs dans le quartier Martinengo à Milan, je me trouve à faire travailler des jeunes qui n'ont pas la moindre envie d'étudier, ni d'être avec moi, et avec qui un rapport ne s'établit pas toujours ; cela arrive avec certains, mais après beaucoup de tentatives et de longs mois. Là-bas, néanmoins, je ne peux pas m'enfuir, je suis « forcé » de les regarder, de me réinventer et de réinventer des manières de les aborder, eux et leurs besoins. Voilà pourquoi l'action caritative est pour moi une école où j'apprends une nouvelle manière de vivre toute chose, y compris les études – qui sont devenues plus efficaces – et qui me permet de vivre les rapports de manière plus vraie, avec ma*

famille mais aussi avec le camarade de cours le plus antipathique. Je reconnais que j'ai besoin de vivre de cette manière. C'est quelque chose que je reconnais à partir de deux facteurs : mon expérience de vie et la comparaison avec les autres qui sont plus avancés que moi (au départ, c'était cette prof dont j'ai parlé ; maintenant, ce sont d'autres personnes). En deuxième lieu, deux autres éléments ont été fondamentaux : le livret intitulé Le sens de la caritative, un guide dont je ne peux pas me passer, et la fidélité à l'action caritative, qui naît autant de la confiance en qui me propose cette activité que de mon intérêt pour cette proposition.

Carrón. Pourquoi est-ce que tu cites ces deux éléments ? Comment as-tu découvert la valeur de ce livret pour vivre cette initiative ?

Tommaso. *Longtemps, je n'y ai presque rien compris ; les premières fois, cela me semblait même juste quelque chose « de CL », de formel. Peu à peu, je me suis rendu compte que ce qui était écrit dans ce livret était vrai : l'expérience que je faisais là-bas n'aurait pu être mieux exprimée.*

Carrón. Et la fidélité ? Qu'est-ce que la fidélité a signifié pour toi ?

Tommaso. *C'est exclusivement parce que je suis allé là-bas chaque fois sans jamais trouver d'excuses que ma manière de vivre dans ma famille a pu changer, par exemple.*

Carrón. Considérons ce dont Tommaso nous témoigne. Qui n'aimerait pas avoir une activité qui, comme il l'a dit, a une incidence, touche, fait vraiment fleurir et renouvelle chaque aspect de la vie ? Ce n'est pas une initiative détachée du reste mais c'est ce qui remplit de lumière tous les autres aspects de la vie. Quand une chose pareille arrive à quelqu'un, c'est un bien pour nous tous. À deux conditions. En premier lieu, il faut vivre cette action non pas, comme cela arrive souvent aujourd'hui, simplement comme une réponse à un besoin, comme si nous étions dans une ONG, mais selon la conception qui est proposée. Chacun doit la découvrir, progressivement, comme lui l'a découverte à travers le livret *Le sens de la caritative*. Beaucoup de personnes font aujourd'hui du bénévolat, mais combien peuvent dire que cette activité touche toute leur vie ? Ce n'est pas un ajout secondaire, comprenez-vous ? C'est pourquoi don Giussani a voulu que ce geste soit guidé, comme le disait notre ami en parlant de sa prof. Pendant un certain temps, comme dans son cas, on peut ne pas comprendre pourquoi, par exemple, sa prof le guide ou pourquoi nous insistons sur la fidélité à cette suggestion de don Giussani, mais, au fil du temps, si l'on est fidèle (voilà le deuxième élément), on le comprend et l'on découvre toute la portée du geste que l'on accomplit. Il faut alors, comme Tommaso l'a fait, nous donner le temps nécessaire (voilà ce qu'est la fidélité) pour que toute la promesse qu'une initiative comme l'action caritative porte en soi puisse émerger. Si, au contraire, nous vivons les choses en toute hâte, si nous préférons quelque chose d'automatique (nous mettons de la monnaie dans un distributeur de boissons et le Coca-Cola tombe), nous perdons le meilleur, c'est-à-dire que nous ne faisons pas une expérience. Il faut se donner le temps nécessaire pour que le geste que nous acceptons d'accomplir montre toute sa capacité à nous changer et à avoir une incidence dans notre vie. En participant à l'action caritative, il est important de ne pas perdre de vue les deux facteurs que je viens de mettre en évidence : il faut la vivre telle que don Giussani l'a conçue, car autrement elle ne produit pas ce dont nous parlons, et avec fidélité.

Je lis une autre intervention qui arrive de Reggio de Calabre.

Santina écrit :

« Il y a quelques années, un ami m'a demandé si je voulais participer à l'action caritative en tant que catéchiste. Je lui ai aussitôt répondu que oui, parce que je lui fais confiance. Au fil du temps, cependant, j'ai dû donner moi-même les raisons de mon « oui », avant tout pour pouvoir continuer à y aller. Au cours de toutes ces années, c'était clair pour moi que l'action caritative a servi avant tout pour moi et je me suis rendu compte qu'il y a eu un changement de ma personne... »

Il est intéressant que vous le souligniez tous : le premier « intérêt » de l'action caritative concerne celui qui l'accomplit. Ainsi, ce n'est pas seulement quelqu'un qui, de par son autorité, te dit : « Fais

ceci », mais c'est toi qui as l'occasion de vérifier dans ton expérience si ce qu'il te dit est vrai. Je m'étonne toujours en voyant que Jésus lie l'appel à le suivre au centuple : « Suis-moi, si tu veux vivre ; suis-moi et tu auras le centuple ici-bas ». Il ne nous dit pas : « Suis-moi parce que c'est moi qui le dis ». Non, il dit : « Suis-moi parce que je te promets quelque chose que tu pourras vérifier dans ta vie en me suivant ». Quoi ? Le centuple, un changement que l'on peut voir se réaliser en soi. Le centuple n'est pas le succès que je peux avoir dans l'action caritative, par exemple ; parfois, si l'on travaille avec des personnes malades ou qui ont un certain handicap, on ne voit aucun succès, au sens habituel du terme. Le véritable succès est la croissance du moi que nous surprenons en nous, c'est une intensité de vie cent fois plus grande : dans les relations, dans les études, dans la manière dont on affronte le réel. Le texte de **Santina** se poursuit :

« Il y a eu un changement de ma personne que je ne croyais pas possible. »

Un changement a eu lieu en elle qu'elle ne croyait pas possible auparavant. Attention, on ne peut pas voir ce changement, on ne peut pas voir le centuple avant de s'engager : on ne le voit qu'en suivant. Si on disait : « Non, je veux le voir avant », on ne le verrait alors jamais, parce qu'il s'agit de quelque chose que l'on doit vérifier dans son expérience. Notre amie ajoute :

« Si je regarde comment j'étais et comment je suis aujourd'hui, je ne peux pas m'empêcher d'être surprise. Avant, je me contentais de regarder, je déléguais aux autres, je ne voulais pas de responsabilités, alors que maintenant je me suis découverte en première ligne et tout a changé dans ma vie car, en m'impliquant et en adhérant à cette proposition, j'ai pu constater que tout n'est pas le fruit de ma bravoure ou de ma performance. À travers mon « oui », il y a Quelqu'un qui me change, moi avant tout, ainsi que les circonstances, en faisant en sorte que je ne perde rien. Qui es-Tu qui me cherches toujours pour me faire grandir, Toi qui ne te lasses pas de moi ? Je suis reconnaissante pour tout cela, parce que j'ai compris que je ne peux pas m'arrêter à mes pensées, surtout dans les moments de fatigue où je pense ne pas arriver à m'en sortir, parce qu'au fond il y a Quelqu'un qui, à travers mon « oui », vient me chercher et rend tout différent. »

Comment un témoignage comme celui-ci pourrait-il ne pas faire naître en nous une curiosité, un désir de vérifier de la même manière, de voir comment la vie change en secondant quelqu'un ? Comme le dit don Giussani, dans notre culture, il est devenu impensable que ma vie puisse changer en suivant quelqu'un, que je puisse comprendre et que je puisse changer. Pourtant, cette étudiante témoigne précisément que ce n'est qu'en suivant quelqu'un qu'elle change, qu'elle devient actrice de ses journées et qu'elle comprend plus ce qu'est la vie. Que celui qui ne veut pas manquer cette opportunité prenne sa décision.

Federica. *Depuis trois ans, je participe à l'action caritative à Precotto, un quartier de Milan. C'est du soutien scolaire pour les collégiens. La première année, je l'admets, cela a été un geste très superficiel ; j'y allais parce que c'était l'occasion de connaître quelques-uns de mes camarades, car je venais juste d'arriver à l'Université Catholique. Ma position envers l'action caritative a changé lorsqu'une de mes amies m'a demandé de prendre sa place comme référente de notre groupe et d'inviter les étudiants de première année à participer ensemble à l'action caritative. Cela m'a « forcée » à prendre au sérieux pour moi cette initiative, autrement je ne pourrais la proposer à personne. Une fois, don Pino nous avait dit que l'action caritative est peut-être l'initiative la plus éducative parmi celles que nous entreprenons et que c'est comme une Ferrari : si je désire une Ferrari, je veux qu'elle soit belle et entière, pas qu'il lui manque un rétroviseur ou qu'elle ait une vitre cassée. L'action caritative nous est proposée comme une initiative complète : on ne choisit pas tel ou tel aspect, on arrive à l'heure et on ne manque pas les rendez-vous, car, si l'on manque un rendez-vous ou que l'on s'en va quand on veut, cela veut dire se construire son action caritative telle qu'elle nous plaît, et dans ce cas, il vaut mieux ne pas y participer pour ne pas perdre son temps. J'ai fait confiance et j'ai cherché à prendre au sérieux cette proposition. Progressivement,*

au bout de trois ans, je commence à reconnaître en moi l'importance de cette initiative pour moi, plus que d'autres ; je m'en suis aperçue lors de la dernière session d'examens. Tous les examens que je devais passer avaient lieu le mercredi, alors que le mardi après-midi j'ai toujours l'action caritative. Chaque semaine, il n'était pas évident de « gaspiller » l'après-midi de révisions juste avant l'examen, surtout dans une période où l'action caritative était un peu difficile, où je n'avais pas envie d'y aller et que les enfants dont je m'occupais comprenaient très peu de choses. J'en ai parlé avec une de mes amies, Sofia. Toutes les deux, nous songions ce jour-là à ne pas participer à l'action caritative pour réviser en vue de l'examen du lendemain. Pourtant, dans le dialogue avec elle, la conversation s'est orientée progressivement vers la véritable question : qu'est-ce qui nous intéresse dans la vie ? Est-ce que nous avons à cœur de décider nous-mêmes du temps que nous avons, et de décider donc que la seule perspective de la journée est celle d'étudier pour réussir notre examen, ou est-ce que c'est quelque chose d'autre qui nous intéresse ? Pourquoi avons-nous choisi de participer à l'action caritative, cette année ? Qu'est-ce que nous découvrons, y compris dans la difficulté d'adhérer et d'être fidèles à cette proposition ? Nous étions passées de la question : « Qu'allons-nous faire ? Qu'est-ce qui nous convient pour nos études ? » à : « Qu'est-ce qui m'intéresse vraiment aujourd'hui ? Qu'est-ce que je peux découvrir et qu'est-ce que je suis en train de découvrir dans l'action caritative ? ». Nous nous sommes quittées sans avoir le moindre doute, non par moralisme, parce que ce serait bien de participer à l'action caritative –« On ne manque pas l'action caritative » –, mais parce que le fait d'y aller me permet avant tout de me reposer la question de ce qui m'intéresse réellement dans la vie, chose que j'oublie tous les jours. Ce mardi-là, précisément, Le sens de la caritative nous l'a remis sous les yeux et dans le cœur parce que, dans un court paragraphe intitulé Conséquences II, on lit : « C'est la découverte du fait même que, précisément parce que nous aimons les autres, ce n'est pas nous qui pouvons les rendre heureux ; et même la société la plus parfaite, l'organisme légalement le plus solide et prévoyant, la richesse la plus gigantesque, une santé de fer, la beauté la plus pure, la civilisation la plus avancée, ne pourront jamais les rendre heureux. C'est un Autre qui peut les rendre heureux. Qui est la raison de tout ? Qui a tout fait ? Dieu. Ainsi, Jésus n'est plus seulement celui qui m'annonce la parole la plus vraie et qui m'explique la loi de mon existence ; il n'est pas seulement la lumière de ma pensée : je découvre que le Christ est le sens de ma vie. Celui qui a expérimenté cette valeur nous apporte un très beau témoignage : "Je continue à aller à l'action caritative parce que ma souffrance et la leur ont un sens". En mettant mon espoir dans le Christ, tout a un sens : le Christ. Je découvre enfin cela dans le cadre de l'action caritative, précisément à travers l'impuissance finale de mon amour : c'est l'expérience dans laquelle l'intelligence s'enracine dans la sagesse et la vraie culture. » Une fois rentrées à la maison, Sofia et moi, nous avons révisé jusqu'à tard le soir, sans gaspiller une seconde. Au-delà du fait que nous avons réussi cet examen, j'étais très contente de la manière dont j'avais travaillé. Si j'y repense, mon affection pour l'action caritative grandit toujours plus parce que je vois qu'elle a un lien étroit avec ma vie, avec les autres jours de ma semaine, elle m'aide à organiser le temps et mon travail, elle me fait découvrir que le temps n'est, au fond, pas le mien et que mes études ne se passent pas mieux parce que j'enlève des choses de ma vie. Au contraire, justement parce que je m'engage dans certaines activités, je peux ensuite me remettre au travail avec une perspective nouvelle, qui n'est pas juste de réussir mon examen. Qu'est-ce qui m'intéresse ? Découvrir que le Christ est le sens de ma vie, voir si cela est vrai non seulement dans mon action caritative mais aussi dans le rapport avec mes parents, lors d'un examen, avec mon copain et avec les autres filles dans mon appartement. En participant à l'action caritative, j'apprends progressivement à aimer l'autre parce qu'il existe : pas parce qu'il me remonte le moral, qu'il est sympathique ou qu'il fait bien ses devoirs, mais parce qu'il existe. Et c'est ce que je désire vraiment vivre avec tous. Cela me paraît trop fondamental pour ma croissance pour manquer l'action caritative, même si c'est la veille de mon examen. Je continue à

ne pas avoir tout compris, mais j'ai beaucoup de petites intuitions, de réponses et de nouvelles questions qui me font continuer à parier sur ce lieu.

Carrón. Chacun nous offre des éléments à ne pas perdre. Federica souligne une donnée fondamentale, qui est le geste dans sa totalité : « On ne choisit pas, on arrive à l'heure, on ne manque pas les rendez-vous », ce qui est une manière différente d'insister sur les deux facteurs dont nous parlions plus tôt : la nécessité de suivre la proposition telle qu'elle nous est faite et la fidélité. L'action caritative est une initiative capable de nous changer la vie uniquement si nous la vivons telle qu'elle nous est proposée. Comme elle l'a dit, elle commence à voir que « cette initiative plus que d'autres » est décisive pour changer tout le reste. Il est intéressant de remarquer que c'est l'invitation à être fidèle qui l'a forcée à se demander : « Qu'est-ce qui m'intéresse dans la vie ? » À un moment donné, face à l'examen qu'elle doit passer le lendemain, Il est impossible que cette question n'émerge pas : la vie elle-même ne la lui épargne pas. La question de la fidélité est cruciale parce qu'elle nous oblige, que nous le voulions ou pas, à nous poser des questions et à prendre une décision. Ensuite, il est intéressant de vérifier si le fait d'y participer nuit aux études, ou si c'est ce qui fait grandir le plus le désir de travailler et de profiter du temps. Autrement, si je joue le bon chrétien mais qu'ensuite je n'étudie pas, je laisse tomber. Non, elle découvre que l'action caritative est étroitement liée à la vie et commence donc à voir le lien entre l'action caritative et ses études. Elle se rend compte que l'action caritative n'est pas au détriment des études mais qu'elle l'aide à vivre différemment ces dernières et à percevoir une utilité du temps qu'elle n'imaginait même pas auparavant.

Anna. Je participe à l'action caritative à Bresso, où il y a une aide aux devoirs pour les jeunes de l'école élémentaire jusqu'au lycée. Deux faits me tiennent à cœur, ces derniers mois. Le premier a eu lieu un jour où je travaillais avec trois enfants de l'école élémentaire. L'un d'eux est chinois ; il était très démotivé et ne me répondait pas, je n'arrivais pas à lui arracher le moindre mot d'aucune manière et, quand il me répondait, il disait n'importe quoi, au hasard. Je commençais à m'énerver : j'essayais de toutes les manières et avec différentes stratégies, mais je ne trouvais pas de point d'appui pour le conquérir et lui faire faire ses devoirs. J'avais un mur devant moi. Les deux autres enfants, au contraire, faisaient leurs devoirs tout seuls et me sollicitaient beaucoup, ils avaient même beaucoup de questions parce qu'ils étaient curieux. À un moment donné, épuisée, face à l'évidence de mon impuissance vis-à-vis de lui et en regardant les deux autres, je me suis dit : « À quel point je désire que cette réalité te conquière et que tu profites de tout, comme ces deux-là ! », convaincue que ce n'était pas moi qui le pouvais le reconquérir, mais qu'il fallait qu'il lui arrive quelque chose. La seule chose que je pouvais faire, c'était de rester avec les deux autres qui m'appelaient. J'ai commencé à regarder les autres sans m'inquiéter de lui. Après un moment, il me demande : « C'est bon comme ça ? », et me montre la feuille sur laquelle il avait fait son exercice. À partir de là, nous avons recommencé à faire les devoirs ensemble. Ce fait m'a beaucoup frappée pour deux raisons. La première est que ce désir sincère qu'un autre soit conquis est quelque chose de nouveau pour moi. À la fin de mes heures de soutien, je me disais : c'est bizarre, avant ce jour, cet enfant n'était personne pour moi, je ne savais même pas qu'il existait, et pendant un moment j'ai désiré son bonheur. Je me suis demandé : est-ce uniquement une impulsion naturelle ? Je dirais que non, parce que les fois où c'est l'énervement qui prend le dessus plutôt que ce désir sont plus nombreuses. Que s'est-il donc passé pour que ce désir surgisse en moi ? La deuxième raison est qu'il est arrivé quelque chose (je ne sais même pas bien quoi) qui l'a réveillé, sans que je fasse quoi que ce soit. Aux Exercices spirituels, au mois de novembre, tu disais : « La puissance de la réalité impressionne, quand nous la laissons parler au cœur (...). Quelle impression ! Quelle capacité à faire éclater le quotidien a la réalité ! » Le deuxième fait a eu lieu quelque temps plus tard. Un après-midi, j'étais avec trois autres enfants qui, au début, étaient très

sages ; cela ne m'était jamais arrivé, mais j'étais là avec ces trois enfants et je les regardais pendant qu'ils faisaient leurs devoirs en silence. À ce moment-là, je me suis sentie inutile et je me suis demandé : qu'est-ce que je fais là ? Aussitôt après, toutefois, ma question est devenue : est-ce que le simple fait que je sois là, que j'existe, peut avoir une valeur ? La seule chose que je leur donne en cet instant est le fait que je suis ici avec eux. Je me suis rappelé le passage du livret sur l'action caritative qui dit : « La loi suprême de notre être, c'est le partage de l'être avec l'autre et le don de soi. » C'est ce qui m'arrivait. J'ai eu l'intuition que même le simple fait que je sois là pouvait être utile, pas parce que je faisais quelque chose mais parce que je partageais l'être avec eux, parce que je leur faisais don de moi. Ce que j'ai vu dans ces deux épisodes est le fait que, pendant l'action caritative, je découvre plus la vérité de mon être. Je me surprends toujours plus souvent, face à ce qui arrive – le rapport avec mes amis, les études, le rapport avec mes parents, mes sœurs, mes collègues de service –, à dire : j'ai besoin de reprendre l'action caritative. Plus je vois la promesse qu'elle contient, c'est-à-dire plus je commence à voir quelque chose changer en moi, plus je me rends compte du fait que j'ai besoin de cette initiative pour ma vie.

Carrón. C'est impressionnant : avec toutes les difficultés qu'elle a décrites, à plusieurs moments, elle a eu envie de ne pas manquer l'action caritative en raison de ce qui se produit en elle. Si nous n'arrivons pas à ce niveau, tôt ou tard nous arrêterons d'y participer. C'est une question de temps.

Margherita. Je participe moi aussi à l'action caritative au centre Martinengo, j'aide les enfants à faire leurs devoirs. Il y a quelque temps, j'avais du mal avec une fillette. C'est pourquoi, juste avant de partir, j'en ai parlé avec une des sœurs qui guident cette initiative et elle m'a dit : « Quoi qu'il arrive, tu ne sais pas comment, mais elle est pour toi et tu es pour elle. » Cela a jeté une nouvelle lumière sur le fait que je me rendais là-bas. Dans les semaines qui ont suivi, face aux mêmes petites filles, j'avais à l'esprit l'hypothèse qu'elles sont pour moi et que je suis pour elles, et je me suis rendu compte de cela : elles ne m'appartiennent pas et je ne suis pas là pour les dominer. En même temps, leurs besoins ne sont pas ceux que je crois, mais elles sont pour moi. La même chose se produit aussi avec les filles avec lesquelles j'habite, avec mes amis ou avec les personnes que je rencontre à l'université : ils ne m'appartiennent pas et ce n'est pas moi qui les domine. Les besoins des autres, que je ne comprends souvent même pas en profondeur, je les perçois toujours plus comme un chemin pour moi.

Carrón. Nous voyons à quel point il est crucial pour tous les rapports de découvrir cela, en participant à une initiative aussi simple : avec son copain, avec sa copine, avec les amis, avec les autres. En effet, c'est quand tu ne comprends pas quel est le besoin de l'autre, de ton copain ou de ta copine, et que tu penses être toi-même la réponse, que commence la tragédie. Cela ne paraît rien, mais il vaudrait la peine de participer à l'action caritative même seulement pour apprendre cela. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des disputes ont lieu parce que l'on n'a pas compris cela : on reproche à l'autre le fait qu'il ne nous donne pas ce qu'il ne peut pas nous donner, parce que notre besoin est infiniment plus grand que lui ou qu'elle. L'autre est comme une goutte qui ne pourra jamais remplir le verre. Et on ne découvre pas cela simplement parce qu'on répète la bonne phrase, mais parce qu'en affrontant une fois après l'autre le besoin de l'autre, on commence à regarder l'autre pour son vrai besoin et on commence aussi à percevoir de la même manière son propre besoin. Que tout serait plus humain si nous comprenions vraiment cela !

Paolo. Apprendre à vivre la gratuité dans les rapports est peut-être ce qui m'est arrivé de plus grand en participant à l'action caritative. Un après-midi, je faisais travailler une petite fille avec qui j'avais affaire déjà depuis quelque temps et qui me trouvait même sympathique. Ce jour-là, elle ne voulait rien faire. J'ai cherché à l'encourager : « Vas-y, essaie, tu vas y arriver ». Rien. J'ai alors choisi le plan B : je l'ai accompagnée chez la sœur, ce qui d'habitude marche bien. Rien. Je

me suis trouvé confronté à choisir entre deux attitudes possibles : je pouvais continuer à insister sur ce que j'avais en tête, c'est-à-dire penser savoir quel était son bien et ce dont elle avait besoin, ou bien je pouvais aimer l'étape du chemin où elle était arrivée. Ce choix a été pour moi fondamental dans les rapports. Je sortais avec ma copine depuis deux ans et, tandis que je commençais à m'attacher toujours plus au mouvement, elle a commencé à s'en éloigner, jusqu'au moment où elle a tout abandonné : le mouvement, l'Église, tout. Pour moi, cela a été très dur, et douloureux aussi. Au début, j'étais tenté de la forcer : « Courage, viens à l'école de communauté, je sais que tu en as besoin ». Nous avons continué comme cela pendant des mois, sans qu'elle se sente prise en considération. Moi-même, pourtant, je sentais qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Un jour, je l'ai emmenée à une école de communauté : pour moi, cela avait été très beau, mais quand je l'ai raccompagnée chez elle, elle était triste. Alors, je me suis retrouvé encore une fois face à ce choix et je lui ai dit : « Je t'en prie, ne viens plus à aucune de ces rencontres, si tu viens uniquement parce que c'est moi qui insiste ! » Je me suis surpris à l'aimer pour l'étape du chemin à laquelle elle était arrivée. C'est ce qui a fait tout repartir entre nous ; qui sait comment notre rapport se serait terminé si nous n'avions pas fait ce pas-là. C'est le regard le plus beau que je puisse avoir sur les autres, et je peux l'avoir uniquement parce que c'est ce que je reçois dans ma vie. Dans Le sens de la caritative, il est écrit : « Nous effectuons l'action caritative pour apprendre à vivre comme le Christ » ; c'est possible non pas parce que nous nous sentons comme Dieu sur terre, mais parce que nous portons en nous ce regard d'amour, comme celui du prisonnier avec ses surveillants, dont tu nous as parlé. J'en fais l'expérience sur moi et c'est ce que je désire le plus donner aux autres, et en premier lieu à ma copine. La fidélité, qui a été rappelée tout à l'heure, est nécessaire parce que le fait d'avoir compris quelque chose une fois n'implique pas qu'on l'a comprise pour toujours : j'ai toujours besoin que ce regard soit rééduqué.

Carrón. Ce lien que Paolo a établi est très beau. C'est une preuve de ce que je disais plus tôt. Si on vit en croyant déjà savoir – « je sais déjà, moi, de quoi tu as besoin » –, même quand on « traîne » sa copine à l'école de communauté, tout ce qu'on obtient est qu'elle soit triste. Aimer la liberté de l'autre, aimer l'étape du chemin à laquelle l'autre se trouve, veut dire attendre que se développe un dessein qui n'est pas le nôtre. Je me rappelle toujours un épisode que raconte don Giussani et qui peut s'appliquer à ce que dit Paolo. Quelqu'un lui demandait : « Et si, selon la logique de cette force de présence et de tendresse envers le manque, je m'adresse à l'autre, à l'étudiant que je rencontre à la fac, et à un moment donné il me dit : “Écoute, c'est ce dont tu as besoin, mais ce n'est pas ce dont j'ai besoin” ? » Il est impressionnant de voir comment don Giussani réagit à certaines provocations. Chacun peut dire : « Et moi, comment aurais-je agi ? » et ensuite comparer son action avec celle de don Giussani. Au lieu de chercher à convaincre l'autre que lui aussi avait le même désir que lui, don Giussani dit : « On sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, parce que c'est en nous. (...) Et nous comprenons que l'autre ne comprend pas ce que nous comprenons parce qu'il est bloqué ». Comment donc l'aider ? Le point de départ n'est pas une discussion (« Je vais maintenant te convaincre que tu as besoin »), mais la conscience que l'autre doit parcourir un chemin, comme cela a été le cas et l'est encore pour nous. Ainsi, poursuit don Giussani, il faut avant tout et en premier lieu « demander à l'Esprit Créateur qu'il renouvelle la face de la terre de cet homme-là, parce que ce n'est pas nous qui pouvons le faire ! ». Commence à prier pour que l'autre s'en rende compte et, en deuxième lieu, « il faut être face à lui, pas insister auprès de lui » (*L'io rinasce in un incontro. 1986-1987* [Le moi renaît à partir d'une rencontre, *ndt*], p. 364-366). C'est la même chose avec les enfants : il faut agir devant eux, parce que c'est uniquement si vous agissez devant eux, comme vous l'avez dit, qu'il se passe quelque chose. Notre amie l'a raconté en parlant des trois enfants : deux étaient là, tous attentifs, et faisaient leurs devoirs ; l'autre non. Elle insistait avec ce dernier, sans rien obtenir ; dès qu'elle l'a laissé tranquille pendant un moment et qu'elle a commencé à travailler avec les deux autres, en voyant ce qu'ils vivaient, le troisième a eu envie lui

aussi et a commencé à travailler. C'est la méthode de Dieu : Dieu en choisit un – ces deux qui commencent à travailler – pour attirer l'autre. Il ne faut donc pas se bloquer en disant : « Il faut que cela lui arrive comme cela m'est arrivé ». Non. Quelque chose a été donné à Paolo pour que cela arrive à sa copine aussi, mais selon un dessein qui n'est pas le sien. À un moment donné, lui aussi commence à le voir : il n'est pas question d'insister avec elle, mais d'agir face à elle. Cela veut dire commencer à se familiariser avec l'humanité de l'autre, qui n'est pas un mécanisme que je peux manipuler. L'autre ne bouge pas parce que j'allume le moteur, comme Paolo allume sa moto et démarre. La copine n'est pas comme une moto, elle a un moteur autonome, si bien qu'elle ne se plie pas à cette insistance ; il faut donc la provoquer d'une autre manière, en mettant sous ses yeux une vie, de manière à ce que, à un moment donné, selon un dessein que nous ne connaissons pas, une étincelle puisse se libérer. C'est comme dans le témoignage que nous avons lu à la dernière école de communauté : pendant des années, ce mari a vécu l'expérience du mouvement et sa femme ne voulait pas en entendre parler, jusqu'au jour où elle-même – au bout de trente ans – a envoyé une lettre pour s'inscrire à la Fraternité. Son mari a attendu tout le temps nécessaire. Dieu seul aime autant la liberté. Ce n'est pas qu'il s'en fiche : il envoie son Fils, puis tous ceux que le Christ choisit pour continuer à être présent dans l'histoire – la foule des témoins – et pour montrer qu'il y a une possibilité de changer ; il ne reste pas au balcon, il continue à agir, il continue à provoquer les hommes, mais en aimant leur liberté. Ainsi, nous continuons à vivre devant les autres, mais nous ne savons pas quand il leur arrivera de s'en rendre compte et d'adhérer.

C'est donc une grâce que l'initiative dont nous avons parlé ce soir nous soit offerte, si puissante qu'elle peut nous changer, nous faire comprendre la nature de nos besoins et de ceux des autres, et avoir une incidence sur tout le reste de notre vie. Continuons donc à la proposer à tous, de la manière dont don Giussani l'a conçue. Chacun doit le vivre dans sa totalité. Si quelqu'un s'y rend de manière discontinue et qu'il dit ensuite : « Il ne m'arrive rien de tout ce que j'ai entendu ce soir », je le comprends, mais c'est comme s'il disait : « Je veux que ma moto marche sans essence, parce que l'essence est chère ». Ce n'est pas possible. Cette initiative doit être accueillie dans sa totalité : elle a sa propre nature, et si elle nous est proposée d'une certaine manière, c'est parce que c'est uniquement de cette manière qu'elle peut porter du fruit dans notre expérience. Ce que l'autorité, ce que la personne qui fait autorité nous dit, nous le vérifions sur la base du centuple que cela introduit dans notre vie. C'est la confirmation du fait que, quand nous suivons quelqu'un, nous ne le suivons pas de manière déraisonnable, mais nous avons quantité de raisons pour le faire. La preuve que l'on suit est le centuple. On voit alors pourquoi il est humainement intéressant de suivre. Quand le centuple ne fleurit pas, il faut se demander : suis-je en train de suivre ? Nous pouvons partir du fait que nous suivons pour vérifier le centuple ou du centuple pour vérifier si nous suivons. Si je ne fais pas l'expérience du centuple, c'est peut-être parce que je gère tout à ma façon et que je n'accueille pas cette initiative dans son intégralité, telle qu'elle m'est proposée. Dans les témoignages de cet après-midi, nous avons tous eu l'occasion de voir que, quand cette initiative est vécue telle qu'elle nous est proposée, le centuple se produit. Si quelqu'un ne vit pas cela, qu'il vérifie s'il prend cette initiative au sérieux.

Dima. *Une dernière question qui concerne la nature de cette initiative. Tu as dit tout à l'heure : « L'action caritative n'est pas du bénévolat ». Peux-tu revenir rapidement sur cette observation ?*

Carrón. C'est une question que j'aimerais laisser ouverte. Je vais tout de même dire cela : répondre à une nécessité urgente, c'est une chose ; découvrir la nature du besoin et qui peut y répondre, c'est autre chose. On peut dire : « Je vais là-bas, je fais quelque chose pour les autres ». C'est quelque chose de bon, bien entendu, mais il est question de savoir quel est le besoin de l'autre, de découvrir la nature de son besoin. A-t-il juste besoin de prendre son petit-déjeuner ? Nous partons toujours des besoins les plus extérieurs : le petit-déjeuner, l'aide aux devoirs, être accompagné à cause d'un

handicap donné... On part de là mais, progressivement, comme nous l'avons vu, c'est toute la profondeur du besoin qui émerge, et alors on comprend que le bénévolat tout seul ne peut pas répondre, parce que le besoin est infini par rapport à ce que je peux faire. C'est ainsi que l'on commence à comprendre qu'il y a quelque chose d'autre à apprendre. C'est à cela que don Giussani veut nous introduire à travers cette initiative et son texte sur l'action caritative. C'est comme s'il nous disait : « Regardez, il y a bien des choses à apprendre de cette initiative ». Si nous le réduisons à ce qu'y voit la mentalité commune, nous serons ensuite déçus, les autres et nous, parce que tôt ou tard les besoins vont vraiment émerger et, si l'initiative à laquelle nous participons ne nous fait pas comprendre qui peut vraiment répondre à ce dont nous avons véritablement besoin, nous deviendrons sceptiques ou désespérés. Jésus a répondu à sa manière à l'aspect immédiat du besoin, à la faim, par exemple. Aussitôt après, il aurait pu fonder une ONG : pourquoi a-t-il fondé l'Église ? Parce qu'il sait que ces personnes ont besoin de plus. Cela ne signifie pas que ceux qui ont été rassasiés par la multiplication des pains et des poissons n'étaient pas contents : ils voulaient le proclamer roi, tellement ils étaient surpris ! Mais, comme il comprenait la nature de l'homme, Jésus dit : « Ne vous rendez-vous pas compte que cela ne vous sert pas, que cela ne vous suffit pas ? Si vous ne mangez pas la chair du Fils de Dieu, et si vous ne buvez pas son sang, vous ne pouvez pas être vraiment contents. Le besoin de nourriture que vous avez n'est qu'une introduction pour comprendre la véritable nature de ce dont vous avez besoin. » Maintenant, si vous commencez, vous aussi, à comprendre la profondeur du besoin qu'a l'homme, il devient clair en même temps que ce n'est pas vous qui pouvez répondre ni à votre besoin ni à celui de l'autre (du copain, de la copine, des enfants...). La plupart de ceux qui font du bénévolat croient – en toute bonne foi – répondre à ce dont l'autre a besoin, ils ne voient pas cette profondeur et donc, en fin de compte, ce qu'ils font n'est pas vraiment aimer le destin de l'autre dans toute sa totalité. C'est seulement si nous commençons à voir la nature de ce dont nous avons besoin, à nous apercevoir que ce n'est pas nous qui y répondons et qu'il faut s'ouvrir à un Autre (« C'est un Autre qui peut les rendre heureux »), que nous pouvons réellement regarder notre humanité et celle de nos frères sans crainte, et même en l'ouvrant sans cesse. Nous commençons peut-être à saisir en quoi consiste la différence entre l'action caritative et le bénévolat. Mais ce ne sont que des suggestions que nous pouvons développer la prochaine fois. Je laisse cette question ouverte : en quoi voyez-vous la différence entre ce que vivent certains de vos amis de la fac quand ils vont faire du bénévolat et ce que vous vivez dans l'action caritative ? Commencez par voir quelle expérience ils font et quelle expérience vous faites, vous, car, au-delà des explications, il faut vérifier sur le terrain ce que vous avez entendu cet après-midi. C'est seulement si cela émerge dans votre expérience que vous pourrez comprendre que l'action caritative, telle qu'elle est proposée, a une densité et une capacité éducative infiniment plus puissante qu'une activité de bénévolat. Le bénévolat est quelque chose de bon, bien entendu : faire quelque chose est mieux que perdre son temps. Il faut reconnaître sa valeur, mais en même temps il faut comprendre – grâce à ce que vous avez dit aujourd'hui et à ce que vous observerez en poursuivant ce travail – où est la différence par rapport à l'action caritative. Que chacun fasse cette comparaison. Ce qui nous convaincra de suivre cette initiative telle qu'elle nous est proposée, sans la réduire, sous l'influence de la mentalité commune, à une activité de bénévolat, ce sera uniquement l'expérience, ainsi que la comparaison avec ce que nous voyons autour de nous. Pour éviter qu'elle soit réduite, cette initiative est guidée, et le fait qu'elle le soit n'est pas un ajout de l'extérieur. Avec cela, nous nous donnons un instrument, un texte qui nous aide à ne pas la réduire. L'initiative toute entière est donc faite d'action et de paroles intrinsèquement liées, pour ne pas réduire le texte et pour ne pas réduire l'action. Courage !